

LE TAMBOUR

ET

LA MUNETTE,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. JOUSLIN DE LASALLE ET ERNEST;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 15 AVRIL 1826.

.....
PRIX : 1 FR. 50 C.
.....



A PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

Boulevard St.-Martin, N^o. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

.....
1826.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Colonel DELVAL.....	M. Moessard.
M ^{me} . DE RENNEVILLE, jeune veuve.....	M ^{lle} . Zélie Molard.
CHARLES, neveu du Colonel....	M. Gobert.
NELLY, jeune paysanne.....	M ^{lle} . Éliza Jacops.
ZUG, fiancé de Nelly.....	{ M. Pierson. { M. Signol.
PETERS, chevrier.....	M. Hypolite.
Paysans, Paysannés.	
Soldats.	

La scène se passe en Suisse.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-S. CORDIER FILS,
Rue Thévenot, N^o. 8, à Paris.

LE TAMBOUR

ET LA MUSETTE,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une partie du parc du château. Plusieurs bosquets couverts de fleurs. Sous celui à droite, une table et des chaises de jardin. Près du bosquet, un gros arbre. Le fond est fermé par une haie vive. De l'autre côté de la haie, une campagne riante et des montagnes à perte de vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, assis sous un bosquet, ZUG, appuyé contre un arbre et servant Charles qui déjeûne, dans le fond, une troupe de paysans.

CHOEUR MONTAGNARD.

Enfans, au loin le travail nous appelle,
Occupons-nous du soin de la moisson ;
Hâtons, amis, la récolte nouvelle,
Et revenons c'soir joyeux au vallon.
L'parfait bonheur habite les campagnes,
Quand le chagrin attriste la cité,
Et si j'somm's fier, c'est qu'l'homme des montagnes
Est pauvr' d'argent, mais riche d'probité.

(Les paysans s'éloignent et parcourent les sentiers de la montagne).

CHARLES, tendant son verre à Zug.

Air : *De la Tancrède.*

Allons, Zug, verse encor !
Courage,
Voyage,
Je te promets de l'or ;
Soyons donc d'accord.
Le mariage,
Hélas ! m'avait tenté ;
Le ciel plus sage,
Me rend la liberté.

Oui, j'ai de Zélie,
Fui la coquetterie...
Huissiers,
Créanciers,
France, gloire, amours,
Adieu donc pour toujours !

CHARLES.

Allons, Zug, verse encor !
Courage,
Voyage ;
Je te promets de l'or,
Soyons donc d'accord.

Ensemble.

ZUG, *prenant la gourde.*

Pauvre Zug, bois encor !
Courage !
Voyage.
Il me promet de l'or !
J'suis presque d'accord.

ZUG.

Nelly m'adore....

CHARLES.

C'est pour mieux t'aveugler.

ZUG.

Son père m'honore....

CHARLES.

C'est pour mieux t'enrôler.

ZUG.

Elle est jolie !

CHARLES.

Juste, je m'en défie....
Vertueux maris !
Vous êtes chéris
Ici comme à Paris,

Ensemble.

CHARLES.

Allons, Zug, etc.

ZUG.

Pauvre Zug, etc.

ZUG.

C'est que j'ai juré à Nelly de l'épouser.

CHARLES, *riant.*

Et voilà ce qui t'inquiète... esprit faible... j'ai promis à bien d'autres... il faut de la philosophie. Réfléchis un peu.

Toi, Zug, âgé de vingt à vingt cinq ans, je ne dirai pas joli garçon... mais enfin tu n'es pas trop mal.

ZUG.

J'ai toujours entendu dire à ma nourrice que j'étais gentil.

CHARLES.

Aller végéter dans ce village; car ta place de jardinier du château n'est pas très-lucrative, mon oncle ne l'habite jamais. Le père de Nelly, le concierge Furtz ne possède rien.

ZUG.

Il m'a promis tout son bien après sa mort.

CHARLES, *se levant.*

Et moi, je te promets à Paris une place magnifique... de bons appointemens, rien à faire, de la considération et des cadeaux.. suisse d'un grand seigneur, qui était mon ami intime avant son élévation... il tient aux anciens usages, et se croirait mal gardé si son concierge n'était pas né dans l'un des treize cantons...

ZUG.

Mais s'il en avait pris un autre ?

CHARLES.

Impossible. A mon départ de Paris, il m'a fait prier de lui rendre ce service, et je suis certain que le chevrier Péters, qui est allé à la ville voisine, t'apportera aujourd'hui ta nomination. Il me semble déjà te voir avec ton habit galonné, ton large baudrier et ton épée horisontale.

ZUG, *à part.*

L'épée... il paraît que ce n'est pas un emploi civil. (*Haut*). Je vois que c'est pour mon bien... cependant quand j'aperçois Nelly...

CHARLES.

N'étais-je pas dans la même position que toi avec ma cousine, madame de Renneville, dont vous attendiez le consentement pour ton mariage... une veuve que j'avais la faiblesse de trouver charmante et la bonté d'adorer. N'allais-je pas la conduire conjugalement devant le Maire du 3^m. arrondissement, lorsque le ciel, qui protège toujours les hommes aimables, lui suggéra l'idée de recevoir chez elle un major du régiment de mon oncle... un cui-

massier ! c'était trop fort... je veux m'y opposer, provoquer mon rival, le tuer. Eh bien ! ils prétendent que je suis jaloux ! tous mes parens se liguent contre moi, heureusement que j'ai une bonne tête.

ZUG.

C'est pas comme moi.

CHARLES.

L'écarté m'avait été funeste ; je cours chez un respectable protecteur des enfans de famille ; j'ai toujours du papier timbré sur moi, deux signatures, une chaise de poste... soixante quinze pour cent... ma démission au Ministre... d'excellens pour boire aux postillons et je suis, en moins de huit jours, installé en Suisse dans le château de mon oncle. Voilà comme on doit agir quand on a de l'expérience et du caractère.

Air : J'approuve la mode nouvelle.

Aux disciples de la folie,
Je puis donner mainte leçon.
J'ai su quelquefois dans ma vie
Me brouiller avec la raison ;
Mais à présent je suis un homme,
Connu pour ses sages projets ;
Et dans Paris, on me surnomme
Le *Caton* des mauvais sujets.

ZUG.

Oh ! mon dieu, v'là Nelly qui vient ici.

CHARLES.

Tant mieux, voici le moment de lui faire part des tes intentions. (*Riant*). Je crois que tu trembles.

ZUG.

Moi... non... (*A part*). C'est que j'ai un peu peur.

CHARLES.

Air : Pardon, Monsieur, de la méprise.

Allons, Zug, montre de l'audace,
Je suis là pour te soutenir ;
Ne va pas lui céder la place :
Il faut en ce jour en finir.
Sois ferme... repousse l'attaque...
Surtout de faiblir, garde-toi...
Trop heureux, nouveau Télémaque,
D'avoir un Mentor tel que moi.

CHARLES.

Ensemble.

Allons, Zug, montre de l'audace,
Je suis là pour te soutenir.
Ne va pas lui céder la place,
Il faut en ce jour en finir.

ZUG.

Voici Nelly, montrons d'l'audace,
Il est là pour me soutenir;
N'allons pas lui céder la place,
Puisqu'il faut en c'jour en finir.

SCÈNE II.

Les Précédens, NELLY.

NELLY.

Me délaisser ainsi la veille des fiançailles.... tout ce
qu'on m'a dit serait-il vrai? oh! non, Zug m'aime tou-
jours...

Air nouveau.

On me dit dans le village
Bien du mal de mon amant;
Moi, je le trouve charmant!...
On dit pourtant qu'il est volage...
Mon dieu! que ce serait dommage.
Ah! non, t'est un outrage;
C'est un outrage!
Tra la la la, tra la la la,
Oui, Zug me plaît comme cela,
Tra la la la, tra la la la,
Mon dernier mot le v'là, le v'là.

ZUG.

C'est qu'elle est bien comme ça!

CHARLES.

Ferme les yeux.

NELLY.

Même air.

On dit qu'il aime Laurette,
Et qu'il lui porte des fleurs, mais
Je ne le quitte jamais;
Quand donc peut-il fleurir Laurette.
Oh! oui, je le répète (bis),
Tra la la la, tra la la la,
C'est pour moi toutes ces fleurs-là,
Fra la la la, tra la la la;
Mon dernier mot le v'là, le v'là.

Ensemble.

ZUG.

Tra la la la, etc.

CHARLES, *l'arrêtant.*

Eh bien, eh bien, que fais-tu donc ?

ZUG.

C'est que, voyez-vous, c'est l'entraînement d'abord, dès que je l'entends chanter, je ne peux pas y tenir.

CHARLES.

Ne l'écoute pas.

NELLY.

Eh bien ! vous reculez ?.. je vous fais peur ?..

ZUG, *embarrassé.*

Non... non... bien du contraire, mamselle. (*A Charles*). Je commence à chanceler.

CHARLES, *bas à Zug.*

Nigaud... ne suis-je pas là... le corps de réserve...

NELLY, *avec dépit.*

Me direz-vous pourquoi vous n'êtes pas venu ce matin comme de coutume ?

ZUG, *hésitant.*

C'est que... je ne sais pas.

NELLY.

Comment, vous ne savez pas... Moi, qui l'aimais tant ; mais c'est égal, je vous forcerai bien à parler, vous me cachez quelque chose, eh bien, nous verrons.

ZUG, *à Charles.*

La voilà qui pleure maintenant.

CHARLES.

Cela ne peut pas lui faire de mal ; risque le grand mot.

ZUG.

Je n'ose pas. (*On entend chanter Péters*).

CHARLES.

Péters!.. nous allons avoir des nouvelles de ta place.

SCÈNE III.

Les Mêmes, PÉTERS.

PÉTERS, *arrivant sur la montagne. Il saute par-dessus la haie et vient près de Charles.*

Ouf... monsieur Charles ?.. monsieur Charles !

CHARLES, *vivement.*

Eh bien ! as-tu trouvé ?

PÉTERS , à Charles lui remettant une lettre.
V'là un paquet à votre adresse.

CHARLES , prenant le paquet.
Donne vite... c'est l'écriture du Comte.

ZUG , à Charles.
Est-ce la réponse ?

CHARLES.
Oui , c'est ta nomination...
ZUG , avec une gatté forcée.

Ah ! je suis nommé.
NELLY , à Zug.
Votre nomination... Qu'est-ce que c'est que cela ?

ZUG.
Dam' , c'est... c'est que vois-tu , faut que je parte.
CHARLES , passant au milieu d'eux.

Zug a raison , il agit en honnête homme. Je lui ai fait avoir une place excellente , et il ne doit pas sacrifier ses intérêts ; il part demain.

NELLY , saisie.
Il serait vrai !...
PÉTERS , se frottant les mains.
Ça s'échauffe ?

ZUG.
Oui , une place de suisse chez un Comte , avec un baudrier et une épée horisontale... Je serai bien comme ça...

NELLY , pleurant.
Quoi , vous voulez me quitter.

ZUG.
Non... je ne dis pas ça... mais je veux m'en aller... et puis dailleurs , c'est monsieur Charles...

NELLY , à Charles.
C'est bien mal à vous de m'enlever mon amoureux , moi qui ai refusé pour lui de riches partis... des beaux hommes... Quand ma marraine saura cela... je vais lui écrire tout d'suite.

PÉTERS.
Ce n'est pas la peine de vous presser , car elle sera ici dans une demi-heure.

CHARLES.
Madame de Renneville ?

Le Tambour.

PÈTERS.

Jé voulais vous l'annoncer , mais vous étiez occupé d'affaires sérieuses. Figurez-vous qu'après avoir pris votre paquet , à la ville voisino , je m'étais arrêté à la porte du *Soleil d'or*... Je regardais deux coqs qui se battaient... lorsque je reçois un coup de pied solide , accompagné d'un gros juron et d'un : fais donc place à madame... C'était un monsieur à moustaches , qui descendait d'une chaise de poste... le baron Delval.

CHARLES.

Mon oncle ?.. il ne manquait plus que lui... ils auront su par le ministre...

PÈTERS.

Il paraît qu'vous n'êtes pas cousins , car après m'avoir reconnu et m'avoir donné ce petit écu pour me dédommager du grand coup de pied , il me dit : mon neveu est au château , qu'est-ce qu'il y fait ?.. j'ai répondu que je n'en savais rien ; là dessus il s'est emporté et il a appelé l'aubergiste. Il disait à vot' cousine , c'est un mauvais sujet!.. à l'aubergiste , un excellent déjeuner ?.. donner sa démission!.. une omelette... vous manquer de parole... du bon vin... mais je saurai le punir... un perdreau... et je veux lui donner... une salade... Je n'ai pas voulu en entendre davantage et j'suis vite accouru pour vous prévenir ; quant à votre cousine , elle avait une figure... (*Faisant la moue*). Comme ça , voyez-vous ; elle faisait un peu la grimace.

CHARLES , à Zug.

Ah ! ils prétendent me relancer jusqu'ici... Eh ! bien , nous verrons... je veux leur prouver que je ne crains point leur présence , et demain... (*Bas*). Viens tout préparer pour notre départ.

ZUG , affectant du courage.

Me v'là... adieu mamselle Nelly.

Air : *De Blanchard*.

ZUG.

Quel plaisir (*bis*)
De voyager , de la fuir.

CHARLES.

Quel plaisir (*bis*) !
Allons ; Zug , il faut partir.

Ensemble. }

Ensemble.

ZUG.

Allons, j'suis prêt à partir.

PÉTERS.

Quel plaisir (*bis*),
Puisqu'en c'jour Zug va partir.

Quel plaisir (*bis*),
Comme j'vais me divertir.

NELLY, à Zug.

Quoi, vous me quittez à l'instant !

ZUG.

Il le faut assurément.

NELLY, à Charles.

Morsieur, c'est affreux vraiment
De m'enlever mon amant.

CHOEUR.

Quel plaisir
De voyager, de la fuir.
Quel plaisir !
Allons, Zug, il faut partir.

SCÈNE IV.

LE COLONEL DELVAL, MAD. DE RENNEVILLE,
NELLY, PÉTERS.

MAD. DE RENNEVILLE.

Bonjour, bonjour Nelly.

NELLY.

Ah! ma marraine, que je suis aise de vous voir.

PÉTERS, à part.

Elle voudrait pouvoir déjà lui dégoiser son affaire.

LE COLONEL, à madame de Renneville.

Enfin nous avons atteint l'eunemi; la retraite de mon
neveu lui coûtera cher. . . ah! il faut se mettre à sa pour-
suite, nous verrons quel sera le plus entêté de nous deux.

MAD. DE RENNEVILLE, à part.

Pourvu que ce ne soit pas Charles.

LE COLONEL.

Quelle conduite extravagante.

MAD. DE RENNEVILLE, avec dépit.

Quel manque d'égards.

LE COLONEL.

Je suis d'une fureur!.. j'en perds l'appétit.

PÉTERS, *à part.*

On ne s'en est pas aperçu *au Soleil d'or.*

MAD. DE RENNEVILLE.

Je suis irritée à un point!

PÉTERS, *à part.*

Ça lui donne des crispations.

LE COLONEL, *à madame de Renneville.*

Ma nièce, je vois avec plaisir que vous partagez mon indignation.

PÉTERS, *à part.*

La rencontre sera chaude.

LE COLONEL.

Envoyer sa démission, quand il avait les plus belles espérances.

MAD. DE RENNEVILLE.

Rompre une union après laquelle je le laissais soupirer depuis trois grands mois... me renvoyer mon portrait.

LE COLONEL.

Quitter son colback et sa sabretache.

MAD. DE RENNEVILLE.

Renoncer à ma main sous un prétexte frivole. C'est le plus perfide et le plus ingrat de tous les hommes.

LE COLONEL.

Eh! ma nièce, s'il n'y avait que cela.

MAD. DE RENNEVILLE, *avec dépit.*

Comment, mon oncle, s'il n'y avait que cela.

LE COLONEL.

Certainement!

MAD. DE RENNEVILLE.

Air : Vaudeville de la Somnambule.

Pour Charles longtemps indulgente,
Je ne fus point un rigide censeur;
Il vit sa folie imprudente,
Plus d'une fois absoute par mon cœur;
Mais pour une nouvelle offense;
Ma bonté doit l'abandonner.
Punissez-le... car l'inconstance
Est le seul tort qu'on ne peut pardonner.

LE COLONEL.

Même air.

Charles jamais ne m'a trouvé sévère,
 Quand je payais ses nombreux créanciers;
 Et sans me plaindre, j'ai vu mon Madère
 Et mon Bordeaux versés à des huissiers.
 Trahir les lois de la galanterie
 Est un jeu ; mais abandonner
 Son régiment et sa patrie,
 Voilà des torts qu'on ne peut pardonner.

Mais je ne me tiens pas pour battu...

NELLY, à madame de Renneville.

Ma marraine, tâchez que M. Charles retourne à son régiment, au moins il n'emmènera pas Zug...

PÉTERS.

Oh ! pour ça, Zug est comme moi, il aime mieux une houlette qu'un fusil.

NELLY, à madame de Renneville.

Mon mariage est rompu. Des idées de grandeurs et de voyage lui ont tourné la tête.

LE COLONEL.

Comment ?..

PÉTERS.

Sauf vot' respect, M. le Colonel, m'est avis qu' c'est votr' neveu qui a manigancé tout ça. Il y a jeté comme un sort, et v'là qu'Zug n' peut plus tenir dans son pays. Et puis j'l'ai entendu qui lui disait comme ça, toutes les femmes, vois-tu, sont des infidèles, il faut les fuir.

NELLY.

Quelle horreur !

PÉTERS.

La dernière que j'ai connue, qu'y disait, eh ! bien, elle était encore plus trompeuse que les autres... il l'appelait infâme coquette... et puis...

MAD. DE RENNEVILLE, *vivement.*

C'est bon, tais-toi. Eh ! bien, mon oncle, vous avez entendu ?..

LE COLONEL.

Ah ! M. l'officier en retraite veut un compagnon de voyage... il lève des recrues... il faudra qu'il rentre au régiment ; et au besoin, je ferai incorporer son écuyer.

NELLY, *vivement.*

Ce n'est pas nécessaire, M. le Colonel.

LE COLONEL.

On n'a jamais vu une chose pareille. Un officier de hussards en insurrection contre le devoir... il n'a qu'à bien se tenir; qu'il tremble!

PÉTERS, *sautant de joie.*

Justement, le voici.

SCÈNE V.

Les Précédens, CHARLES.

CHARLES, *courant à son oncle et voulant l'embrasser.*

Mon cher oncle, que j'ai de plaisir à vous revoir.

PÉTERS, *à part.*

Est-il menteur!

LE COLONEL, *le repoussant.*

Un moment, monsieur, m'expliquerez-vous?

CHARLES, *l'interrompant.*

Je ne m'informe pas de votre santé... toujours gros et gras... vous n'êtes pas changé, depuis quinze jours... et cette physionomie riante...

LE COLONEL, *voulant parler.*

Monsieur?..

CHARLES, *l'interrompant.*

Air : *L'Amour qu'Edmond a su me taire.*

Que j'aime à voir cette épaisse moustache,

Que j'aime à voir ce front cicatrisé...

Sous ce ton modeste, il nous cache

Un vieux soldat courageux et rusé.

(*A part, en riant.*)

Oui, sur vos traits on découvre sans cesse,

Malgré ces airs tant soit peu cavaliers,

(*Avec emphase.*)

Et la douceur et la sagesse

(*A part, en riant.*)

D'un colonel de cuirassiers.

MAD. DE RENNEVILLE, *qui a entendu les derniers mots.*

Vous dites, monsieur?..

CHARLES , *se retournant.*

Que vous êtes charmante... Pardonnez-moi si je ne vous ai pas aperçue plutôt, j'étais tout entier à la nature, parole d'honneur... maintenant je suis tout à la beauté...

MAD. DE RENNEVILLE , *hésitant.*

Monsieur...

CHARLES.

J'aurais dû m'attendre à votre visite , car j'avais fait un rêve...

PETERS.

C'est comme moi , j'avais rêvé d'lapins.

CHARLES.

Mais je n'ajoutais point foi , je n'osais compter sur l'aimable surprise que vous me ménagiez...

Air : Dans ce cartal , dame de haut lignage.

En songe hier je voyais la déesse
Que l'on nous peint un bandeau sur les yeux ,
Cessant enfin d'être pour moi tigresse ,
M'accorder les faveurs des dieux.
Ah ! grâce à vous , l'ivresse se prolonge ,
Qu'elle est douce après le sommeil.
Je vous revois , et le plaisir du songe
Pour moi se double au moment du reveil.

LE COLONEL , *impatiente.*

Ah ! ça , j'espère que je parlerai à mon tour.

CHARLES , *vivement , l'interrompant.*

Comment donc , mon oncle , rien de plus naturel , vous voulez savoir si l'air de ce pays m'a été favorable... c'est trop juste... vous avez tant d'amitié pour moi... Depuis que je suis arrivé , je jouis d'une santé parfaite. (*Lui montrant la table.*) Tenez , vous pouvez voir d'ici les débris de mon déjeuner... J'ai fait honneur à votre Champagne , il est excellent ; je vous conseille de vous en procurer de pareil.

LE COLONEL , *criant à tue tête.*

Me laisseras-tu dire ?...

CHARLES , *continuant.*

C'est vrai , j'y pense , quand on a voyagé , on a besoin de repos , et je vous fais parler là depuis une heure... c'est que j'étais bien aise d'avoir des nouvelles de Paris. Je vais réparer mon étourderie.

LE COLONEL , à *Charles*.

Je trouve bien extraordinaire...

CHARLES , *l'interrompant*.

Que rien ne soit préparé ; ne vous impatientez pas... aussitôt que j'ai vu votre chaise de poste dans la cour du château, j'ai donné des ordres et je suis accouru au devant de vous... Ma chère cousine, mettez donc votre chapeau, il fait une chaleur.

MAD. DE RENNEVILLE.

Monsieur...

CHARLES.

Ce bon oncle, qui a tant de plaisir à me voir... mais j'y pense... les appartemens doivent être prêts... votre chambre est telle que vous l'avez laissée. (*Il le conduit.*) Vous trouverez tout ce qu'il vous faut...

LE COLONEL.

Allons... je le vois, il faut lui céder la place... mais morbleu, il ne perdra rien pour attendre...

CHARLES.

Nelly, accompagnez votre marraine ; vous restez là comme une statue... Madame, permettez. (*Il lui offre la main.*) L'escalier à gauche... le petit salon amaranthe... les voilà rentrés!... (*A Péters.*) Cours vite à la porte, et que ma chaise soit prête pour huit heures précises... près de la petite porte du parc... entends-tu.

(*Péters sort.*)

SCÈNE VI.

CHARLES , *seul*.

Oui, mon projet est bien arrêté... Enfin, je vais donc échapper à l'esclavage... Quel bonheur d'être libre... de voyager... et en Suisse.

Air : *De l'Avocat et le Médecin.*

Séjour charmant, aimé des cieux,
Heureux pays de l'Helvétie,
Rians vallons, monts orgueilleux,
Je vous adopte pour patrie.

Je pourrai chaque jour,
Des coquettes fuyant la trace,
Braver les feux d'amour
Aux pieds de vos remparts de glace.

Je pourrai toujours , grâce aux lois ,
Si , pour moi , la chasse a des charmes ,
Poursuivre le daim , le chamois ,
Sans procès-verbaux ni ports d'armes.

Hôte partout chéri ,
Le chevrier m'admet au feu de l'âtre ,
Où j'accepte un abri
Sous le pesant manteau du pâtre.

Si mon pied venait à broncher ,
Pour me tirer d'un précipice ,
J'aurai le soin de m'attacher ,
Comme ami , le chien de l'hospice.

Enfin , las de courir ,
Pour étonner mes bons amis en France ,
Je viendrai m'établir
Sur les rives du lac Constance.

Séjour , etc. , etc.

SCÈNE VII.

CHARLES ZUG.

ZUG , arrivant mystérieusement et faisant des signes à
Charles.

Pst... Pst...

CHARLES , se retournant.

Ah ! c'est toi...

ZUG , à voix basse.

La v'là qui vient...

CHARLES.

Qui?...

ZUG.

Ell'a fait semblant d'entrer dans sa chambre , et puis elle est descendue à pas de loup et s'est glissée derrière la charmille. Ell' avait peur de rencontrer le Colonel. J'jurerais qu'ell' vous cherche ; quand j'ons vu ça , j'ai pris un détour et me v'là...

CHARLES , impatienté.

Mais de qui veux-tu parler?...

ZUG.

Eh ! bien , pardin' , d'elle ; tenez , la voyez-vous qui fait la simagrée quasi comme si all' s'promenait dans le parc. Mais elle gagne toujours de ce côté... est-elle futée.

Le Tambour.

CHARLES, *regardant.*

Madame de Renneville ?

ZUG, *à Charles, le tirant par son habit.*

Allons-nous-en... vous savez bien que vous m'avez dit que vous n'vouliez plus la voir...

CHARLES, *sans se retourner.*

Certainement... (*Regardant toujours.*) C'est que cette robe lui sied à merveille... et cette coiffure ! qui croirait que cet air simple et modeste cache le cœur le plus faux... on lui donnerait raison sans l'entendre, et pourtant... elle pense m'attendrir... mais je suis l'offensé... et je serais perdu de réputation si je cédaï... après avoir juré... viens, Zug. (*Il va du côté de Madame de Renneville.*)

ZUG, *à part.*

Eh ! bien, qu'est-ce qu'il fait donc ? (*Haut.*) Ce n'est pas par là.

CHARLES.

C'est vrai... Ce que c'est que d'être préoccupé...

ZUG.

Il vaut mieux nous retirer, car si quelquefois elle allait pleurer, ça vous toucherait peut-être.

CHARLES, *l'arrêtant.*

Comment, tu pourrais croire?... Eh ! bien, tu ne me connais guère... (*Se frappant le front*). Quand j'ai quelque chose là... d'ailleurs tu vas voir comme je vais la traiter.

ZUG, *à part.*

Faut-il qu'il soit cuirassé ? moi je pourrais pas... c'est pas l'embarras, je suis là pour le soutenir... c'est c'qui l'frassure.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MAD. DE RENNEVILLE.

CHARLES, *jouant la surprise.*

Madame de Renneville ?...

MAD. DE RENNEVILLE.

Je vous cherchais, mon cher cousin.

ZUG, *à part.*

Son cher cousin. (*S'asseyant.*) J'suis curieux d'savoir comment qu'ell'va s'y prendre.

MAD. DE RENNEVILLE.

Vous me permettrez de vous dire que vous n'êtes pas très-galant ; nous laisser seuls au château ; je ne vous reconnais pas là !

CHARLES, *hésitant.*

Croyez, Madame, que des occupations importantes... demandez plutôt à Zug.

ZUG, *se levant.*

Oh ! oui, Madame, des affaires...

MAD. DE RENNEVILLE, *le fixant.*

Ah ! c'est là M. Zug :

ZUG.

Oui, c'est moi qui le suis.

MAD. DE RENNEVILLE, *avec ironie.*

Vous ne sauriez vous douter, mon cher Charles, de la peine que nous a fait votre départ... être privé pendant quinze grands jours du bonheur de voir un parent si aimable... c'est une calamité... aussi nous n'avons pu y résister.

CHARLES.

Mais qui vous a instruit...

MAD. DE RENNEVILLE.

Son excellence... qui m'a remis cette lettre.

CHARLES, *à part.*

Je m'en doutais... (*la prenant.*) Infiniment obligé. (*à part.*) Je ne la lirai même pas. (*Il la met dans sa poche.*)

ZUG, *à part.*

Nous en allumerons nos pipes.

MAD. DE RENNEVILLE.

Eh ! quoi, vous n'en prenez pas connaissance ?...

CHARLES, *froidement.*

J'ai le temps... demain..... après-demain... je saurai toujours assez tôt...

MAD. RENNEVILLE, *changeant de ton.*

Charles !... vous m'avez quelquefois témoigné de l'intérêt...

CHARLES, *hésitant.*

Comment donc, madame, je n'ai fait que ce que les liens... n'êtes-vous pas ma cousine? (*à Zug*). Nous y voilà.

MAD. DE RENNEVILLE.

J'ai une demande à vous faire... vous me l'accorderez, n'est-ce pas ?

CHARLES.

Je désire pouvoir vous être agréable ; mais il est des torts que l'on ne peut excuser, et si j'ai toujours eu assez de bonté, maintenant tout est fini... en vain vous me demanderiez grâce...

MAD. DE RENNEVILLE, *piquée.*

Que dites-vous là, Monsieur?... Il faudrait être coupable, et encore...

Air : *De Céline.*

La grâce par moi demandée...
Vraiment, j'en aurais des remords...
J'en repousse jusqu'à l'idée,
Je le dois pour l'honneur du corps.
Méritons-nous votre disgrâce?...
Même à dessein, quand nous vous offensois,
Jamais nous ne demandons grâce ;
C'est nous, Messieurs, qui pardonnons.

(*Avec ironie.*) Ce n'est pas pour moi que je viens vous implorer.... c'est pour Nelly... pour cette jeune fille jolie, sage, aimante... qui a eu le malheur de donner son cœur à un homme faible et sans énergie...

CHARLES, *à Zug.*

Ça te regarde... (*à Madame de Renneville.*) Madame, Zug aime Nelly, il est vrai... mais son intérêt exige...

ZUG, *se rassurant.*

Oui, mon intérêt exige...

MAD. DE RENNEVILLE.

On allait les unir... peut-être même seraient-ils déjà dans leur ménage... ; Nelly par sa douceur, par sa bonté, charmerait l'existence de Zug...

Air : *Ce qu'on éprouve en vous voyant.*

Zug, on perd souvent le repos,
En courant après la fortune ;
Nul trouble ici ne t'importune :
Chaque soleil féconde tes travaux,

Chaque printemps doublera tes troupeaux.
Le bonheur pour toi se prépare,
Jouis de la réalité.
Quand chaque jour ta pauvreté
Offre au voyageur qui s'égare,
Le coin de l'hospitalité.

Le soir, au coucher du soleil, tu n'entendrais plus le ranz des vaches, ce chant national qui parle si vivement au cœur de tes compatriotes.

Obéissant à ce signal,
Comme à la voix de la patrie,
Plus d'un enfant de l'Helvétie,
Pour qui l'absence, hélas ! était un mal,
En l'entendant revient au sol natal.
Imite-les, Zug, et préfère
Tes montagnes et tes amis,
Au luxe, à la ville, et redis,
Sous le vieux chalet de ton père,
La vieille chanson du pays.

ZUG, qui a écouté avec intérêt.

C'est pourtant vrai...

MAD. DE RENNEVILLE, *vivement.*

Eh! bien, ce bonheur qui les attendait. (à Charles.)
C'est vous qui l'avez détruit... vous avez fait partager à Zug... votre haine d'un moment.

CHARLES, *embarrassé.*

Moi, Madame... je puis vous protester... Il est vrai, je porte beaucoup d'intérêt à Zug... c'est un excellent garçon... il a de l'esprit...

ZUG, *à part.*

Oh! oui, j'en ai, sans qu'ça paraisse.

CHARLES.

Il peut en voyageant se procurer une petite fortune...

ZUG.

Je crois que M. Charles a raison.

MAD. DE RENNEVILLE, *à Zug.*

Mais ne le pouvez-vous sans quitter votre pays... n'êtes-vous pas jardinier du château?... mon oncle ne vous a-t-il pas promis une gratification?... Nelly est ma filleule, et je lui donne une dot de quinze cents francs.

ZUG, *vivement.*

Quinze cents francs.

CHARLES, *le regardant.*

Eh bien?...

ZUG , *se reprenant.*

Quinze cents francs... ça commence à devenir conséquent.

MAD. DE RENNEVILLE.

Il peut en outre compter sur ma protection.

ZUG , *remerciant naïvement.*

Vous êtes trop bonne...

MAD. DE RENNEVILLE , *vivement.*

Tu consens donc?...

ZUG , *regardant Charles qui le fixe.*

Je ne dis pas...

MAD. DE RENNEVILLE.

Allons, Zug, reste près de Nelly; tiens, je suis sûre que M. Charles lui-même approuvera cette bonne action.

CHARLES.

Cette bonne action...

MAD. DE RENNEVILLE.

Oui, car ces jeunes gens s'aiment beaucoup.

CHARLES.

Alors, pourquoi les marier? c'est donc pour les guérir.

MAD. DE RENNEVILLE.

Comment... vous refuseriez...

CHARLES.

Moi? madame, je vous prie de ne point me mêler dans cette affaire-là; jusqu'à présent, j'ai gardé la plus stricte neutralité... Zug est libre de ses actions... en me suivant, peut-être la fortune, les honneurs...

ZUG.

Vous croyez.

CHARLES.

Certainement. Je me disais... je vais voyager... j'ai besoin d'une personne qui mérite toute ma confiance... Zug est un honnête garçon... il a de la vigilance... nous parcourerons ensemble les pays étrangers... j'en ferai mon chasseur.

ZUG , *joyeux.*

Son chasseur!...

CHARLES.

J'ai justement la livrée de mon domestique, que j'ai été obligé de chasser en arrivant ici, elle est à toi,

ZUG.

Je ne vous quitte plus...

MAD. DE RENNEVILLE, *à part, montrant Charles.*
 Quel monstre ! et dire que je l'ai tant aimé...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LE COLONEL.

LE COLONEL, *entrant.*

Enfin, je vous trouve donc !...

MAD. DE RENNEVILLE.

Vous arrivez à propos, mon cher oncle, je suis d'une colère...

LE COLONEL, *à Charles.*

A merveille ; grâce à vous, personne ne peut vivre en paix ; on ne voit partout dans ce château que des gens de mauvaise humeur.

CHARLES.

Eh ! bien, mon oncle, cela détruit la monotonie de l'accord parfait. D'ailleurs je m'éloigne, je pars, et vous pourrez mettre à exécution le plan de réforme que vous avez médité, sans doute, avec madame de Renneville... l'ordre renaîtra dans le château... plus de colère, d'emportement de votre part... votre santé ne peut qu'y gagner... moi, je voyagerai. (*Regardant Madame de Renneville.*) L'absence fait oublier bien des choses... et à mon retour, j'en suis sûr... vous m'approuverez.

LE COLONEL, *éclatant.*

Ah ! c'est trop fort... Charles, vous me poussez à bout.. Eh ! bien, je vous préviens, avec la plus grande modération que ce soir, de gré ou de force, vous rejoindrez votre régiment.

CHARLES, *outré.*

Ah ! l'on veut le prendre sur ce ton... Eh ! bien, je vous préviens, avec la plus grande vénération, que dès ce soir je pars, je prends la route opposée à celle que vous me désignez...

LE COLONEL, *s'irritant de plus en plus.*

Si vous avez cette effronterie-là... je me mets à votre poursuite, et nous courerons tous les deux la plaine...

CHARLES.

Oui, la plaine perpendiculairement dans les montagnes.

LE COLONEL.

Eh! bien, Monsieur, nous grimperons.

ZUG, *à part.*

Ell' s'rait drôle, madame de Renneville, dans les montagnes avec ses petits souliers...

CHARLES.

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

Allons, mettons-nous en campagne.

LE COLONEL.

Ah! je vous ferai bien céder ;
J'ai su prouver en Allemagne
Que je savais escalader.

CHARLES.

Goutte, avalanche, précipice,
Vous mettront souvent en retard,
Et nous signerons l'armistice,
Au sommet du mont Saint-Gothard.

Et là je me ferai ermite...

ZUG.

Et moi gardien des gros chiens noirs de l'hospice.

MAD. DE RENNEVILLE.

Se faire ermite!...

LE COLONEL.

J'y mettrai opposition...

CHARLES.

Impossible, mon oncle, les huissiers ne montent pas si haut que ça.

LE COLONEL.

Jesuis d'une fureur... je vous ordonne de rentrer au château...

CHARLES.

Je vous obéis... Je vais tout préparer pour mon départ... viens, Zug.

ZUG.

Me v'là...

LE COLONEL.

Si vous aviez cette audace...

CHARLES.

Je vois que ma présence vous irrite, je vous cède le champ de bataille...

LE COLONEL.

Charles!...

CHARLES, *s'inclinant.*

Je vous présente mes respects... (*Il sort.*)

ZUG.

Attendez-moi donc. (*Il court après lui.*)

SCÈNE X.

LE COLONEL, MAD. DE RENNEVILLE.

LE COLONEL, *les regardant sortir.*

Il s'éloigne... (*Se promenant à grands pas.*) Me manquer de subordination à ce point... moi, son oncle, du côté maternel... il n'y a plus de mœurs?...

MAD. DE RENNEVILLE.

Quelle tête! il est bien de la famille!...

LE COLONEL.

Je suis dans un état d'irritation... j'en ferai une maladie, c'est sûr... j'aimerais mieux avoir reçu dix balles dans le corps... aussi ma nièce, c'est votre faute.

MAD. DE RENNEVILLE.

A moi, mon oncle?

LE COLONEL.

Avec vos idées romanesques... vous vouliez lui inspirer de la jalousie... eh! bien, vous voyez ce qu'il en arrive...

MAD. DE RENNEVILLE, *piquée.*

C'est bien mal ce que vous dites là... c'est plutôt vous, avec votre caractère emporté... vous croyez toujours commander à votre régiment.

LE COLONEL.

Me reprocher... moi qui n'ai jamais mis tant de modération.

MAD. DE RENNEVILLE, *avec dépit.*

Je ne m'en suis pas aperçue...

LE COLONEL.

Vous lui faites perdre un état honorable...

Le Tambour.

MAD. DE RENNEVILLE.

Vous privez l'armée d'un officier distingué...

LE COLONEL.

Plût au ciel qu'il ne vous eût jamais connue!

MAD. DE RENNEVILLE.

Plût au ciel que vous ne fussiez point son oncle...

LE COLONEL.

Et cette lettre?..

MAD. DE RENNEVILLE.

Celle du ministre...

LE COLONEL.

Oui; vous verrez qu'elle en aura fait des papillotes.

MAD. DE RENNEVILLE.

Je l'ai remise à Charles... il n'a pas daigné la lire...

LE COLONEL.

Il paraît qu'il est bien décidé... et dire que je n'ai pas le droit de le faire mettre aux petites maisons... il est plus que majeur...

MAD. DE RENNEVILLE.

Quel dommage!... du moins il resterait près de nous...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, PÉTERS.

PÉTERS, *entrant en courant.*

Allons, Péters, au galop, monsieur Charles sera content de toi.

LE COLONEL, *l'arrêtant.*

Où vas-tu?...

PÉTERS.

Où s'c' que j'v'as.... j'vous l'dirai à mon retour.... j'suis trop pressé.

MAD. DE RENNEVILLE.

C'est Charles qui t'a chargé...

PÉTERS.

Oui, madame.... j'vais chercher l'chirurgien du village.

MAD. DE RENNEVILLE, *effrayée.*

Le chirurgien...

PÉTERS.

Oh! rassurez-vous... c'n'est pas pour une opération de médecine... j'vais le prévenir, pour couper sur le champ les moustaches de M. Charles.

LE COLONEL.

Couper ses moustaches!..

PÉTERS.

Oh! ça ne sera pas long... crac... crac... et puis v'là M. Charles bourgeois... et j'vas chez l'chirurgien...

LE COLONEL, *qui a réfléchi.*

Je te le défends...

PÉTERS.

La commission est payée, je n' peux pas rester en route.

LE COLONEL, *le retenant.*

Tu resteras.

PÉTERS.

Dès le moment qu'il y a force majeure.

LE COLONEL, *réfléchissant.*

Le projet est extravagant... mais Charles est encore plus fou... le régiment du colonel Surville, qui a servi sous mes ordres, est à une lieue d'ici. (*Il prend un crayon et écrit*). Tiens, monte à cheval, porte vite cette lettre au colonel.

MAD. DE RENNEVILLE.

Quoi! mon oncle, vous voudriez...

LE COLONEL.

Rassurez-vous, ma nièce, mon projet réussira.

MAD. DE RENNEVILLE.

Et Charles ne partira pas!

LE COLONEL.

Je l'espère.

Air : Des Grisettes.

Qu'autour de moi l'on se rallie;
Cessez ici de vous troubler :
Avec l'amour et la patrie
Je le ferai capituler.

MAD. DE RENNEVILLE.

Puisque Charles aujourd'hui persiste
Dans le projet qu'il adopta ;
Si sa tête un moment résiste,
Peut-être son cœur fléchira.

LE COLONEL.

Qu'autour de moi, etc.

MAD. DE RENNEVILLE.

Mon cher oncle, je vous supplie,
A son cœur tâchez de parler.
Avec l'amour et la patrie,
Ah ! puisse-t-il capituler.

SCÈNE XII.

ZUG, *il est vêtu en chasseur et porte des paquets qu'il pose sur une table.*

Là!.. me v'là joliment harnaché... qu'est-ce qui dirait qu'un paysan comme moi, aurait pu avoir c'te tournure, c't'air distingué sous c't'uniforme... j'ai tout d'même vraiment l'air d'un aide-de-camp... à la russe... quoi... fallait les voir eux autres de la ferme quand il m'ont vu passer... et la grande Jenny, et la petite Berthe, qui étaient là... il paraît tout d'même qu'elles m'ont trouvé ben pus gentil comme ça... car elles n'ont fait que me rire au nez, dès qu'elles m'ont aperçu... ça donne un air, tout de suite... v'là Nelly, voyons un peu si elle me reconnaîtra...

SCÈNE XIII.

Le Même, NELLY.

NELLY.

Ah! mon dieu.... j'aperçois Zug.... il va partir... Zug.
ZUG, fièrement.

Qui m'appelle!.. ah! c'est vous, ma petite... eh ben! approchez, mon enfant... n'ayez pas peur... approchez... avant de partir...

NELLY.

Quoi! vous partez...

ZUG.

Air : Noire grand'mère est si bonne et sage.

De son pays Zug s'éloigne sans peine;
De voyager j'eus toujours le désir;
Je cède au sort qui veut que je m'promène,
Pensez à moi dans vos momens d'loisir.
Si le destin en ces lieux me ramène,
J'vous oblig'rai si vous êt's dans la gêne;
Adieu, mam'selle, adieu, je vais partir...

NELLY.

Zug va partir...

ZUG.

Adieu... je vais partir.

NELLY, *à part.*

Quel ton... quel... ah! ce n'est plus ça... comme il me regarde... eh! bien, c'en est trop... je suis guérie... moi aussi, j'suis fière. (*Haut*). Adieu, monsieur.

Deuxième couplet.

Puisqu'en ce jour l'ambition vous gagne,
Ne restez pas plus longtemps au pays.
Ah! que partout l'bonheur vous accompagne,
Cherchez ailleurs des plaisirs, des amis;
Tâchez aussi d'oublier vot' montagne,
Vos vieux parents, votre jeune compagne;
De notre amour, moi j'perds le souvenir,
Et sans regret, je vous verrai partir.

ZUG.

Elle cherche à me piquer. (*Haut*). Ah! j'vois ben que je ne manquerai pas de remplaçant auprès de vous... vous êtes assez jolie... le fils de la mère Berthe, et le neveu du père Kabri.

NELLY.

Moi, les écouter... ah! ben oui... ils perdraient ben leur temps; tant pis pour ceux qui s'enflammeront maintenant... les bons paieront pour les mauvais.

(*Elle sort en laissant tomber sur Zug un regard tantôt sévère, tantôt attendri; une larme s'échappe comme malgré elle*).

SCÈNE XIV.

ZUG, *seul.*

Elle prend son parti... moi, je ne sais pourquoi... je n'suis plus l'même... j'ai là comme un reproche... tout à l'heure en passant d'avant l'horloge en bois du Châlet, j'écoutais le balancier, il semblait qu'il disait Nel... ly... Nel... ly... Nel... ly... et puis j'regardais les nuages que le vent chassait et ils dessinaient comme la figure de Nelly... ça m'a fait mal; c'était presque froid là... eh! je m'arracherai... je m'arracherai... j'aurai bien du mal... mais je m'arracherai.

Air : *De Miller.*

Ni mes parens, ni mes amis,
 Ni ma Nelly n'peuv'nt plus m'suffire,
 Quand la fortun' vient me sourire.
 Mon pauvre Zug, quitt' le pays,
 Pauvre Zug (*ter*), quitt' ton pays.

Cependant, devant l'aurore,
 Je pourrai, grâce à mon ardeur,
 Voir dans mon champ la gerbe qui se dore,
 De mon jardin voir éclore mainte fleurs.

Gravissant la montagne,
 De mon sort satisfait,
 Je rejoins ma compagne,
 Qui m'attend au châlet.

(*Il parle*). Oui, mais il y a de mauvaises années... l'orage, la grêle, les avalanches... et pendant qu'on court après les loups qui dévastent la bergerie, il y en a parfois d'une autre façon qui rodent autour d'la bergère... et quand le pauvre Zug reviendrait... allons, allons, du courage.

Ni mes parens, ni mes amis, etc.

Cependant Nelly deviendrait mère;
 Nos enfans, nourris dans nos travaux,
 Me remplac'raient, quand pour leur père
 Aurait sonné le moment du repos.
 J'viendrais, m'entraînant à peihe,
 Guidé par leur amour,
 Chercher sous le vieux chêne,
 Les derniers feux du jour.

Oui, mais si je m'enrichis en voyageant, Zug devenu respectable, couvert d'or de la tête au pied, reprendra le chemin du canton... on le saluera, on le considèrera... il aura le bâton de Landamann... ou le bonnet carré de bourgmestre... allons, allons, Zug.

Ni tes parens, ni tes amis,
 Ni ta Nelly n'peuv'nt plus t'suffire,
 Quand la fortun' vient te sourire.
 Mon pauvre Zug, quitt' le pays,
 Pauvre Zug (*ter*), quitt' le pays.

SCÈNE XV.

ZUG, PÉTERS.

PÉTERS, *accourant sans voir Zug.*

Maintenant voilà ma commission faite... (*Voyant Zug*).
 Tiens, te voilà. (*A part*). Est-il farce?

ZUG.

Qu'est-ce qu'il a donc à m' toiser, ce méchant chevrier.

PÉTERS.

C'est que c'est vrai que ça te change.

ZUG.

J'suis plus paysan... j'suis chasseur...

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, CHARLES, *en blouse et en casquette.*

CHARLES.

Eh bien ! la chaise de poste ?

PÉTERS.

Les chevaux sont là bas à la petite porte... j'crois qu'ils s'impatientent; ils tappent du pied...

CHARLES.

Et le barbier ?

PÉTERS.

Il est allé arracher trois dents à la servante du maître d'école... il sera ici dans deux minutes.

CHARLES.

Porte nos valises.

PÉTERS, *à part.*

Allons retrouver le Colonel.

ZUG.

Je vais tout disposer pour notre départ.

CHARLES.

Oui, et dans quelques instans, j'aurai quitté ces lieux... je vais partir... partir pour toujours... pour toujours... ma cousine est bien jolie... et mes amis... je ne les reverrai plus... ces vieux camarades... il me semble les entendre... Charles était un bon officier, il serait parvenu, aurait acquis de la réputation; marié à madame de Renneville, sa fortune eut été brillante, et bientôt chef d'escadron, colonel... colonel... à vingt-cinq ans... oui, je le sens, ce titre... eh ! bien ! Charles, hésiterais-tu... non, non, il faut partir... eh ! des amis... j'en aurai d'autres; une cousine, je l'oublierai... la fortune... n'aurai-je pas celle de mon oncle... et la gloire, les

honneurs... un nouvelle carrière ne s'ouvre-t-elle pas devant moi. N'est-il donc qu'un moyen de servir sa patrie... dans mes voyages, je m'instruirai, les arts me guideront sur la route... et un jour mon nom devenu célèbre... allons, allons, il faut partir.

Air : *Tendres échos.*

Mon cœur s'anime.... et le feu des beaux arts....
 Brûle mon sang... Vous que la gloire accueille,
 Vernet, Gérard, pour un enfant de Mars,
 De votre front arrachez une feuille ;
 Palmes d'honneur, couronnées du guerrier,
 Inclinez-vous devant un tel laurier.

Mon esprit, mûri par la réflexion, peut se tourner vers les graves pensées... des discussions du plus haut intérêt... choisi par mes concitoyens, si je devenais...

Deuxième Couplet.

Peut-être un jour, digne d'un noble choix,
 De mon pays j'embrasse la défense ;
 J'invoquerai, je soutiendrai ses droits :
 Mon nom sera toujours cher à la France ;
 Palmes d'honneur, couronnées du guerrier,
 Inclinez-vous devant un tel laurier.

SCÈNE XVII.

CHARLES, ZUG.

CHARLES.

Ah ! te voici... tout est-il prêt ?..

ZUG.

Oui.

CHARLES.

Dispose-toi à te mettre en route.

ZUG.

Oh ! le plutôt vaudra le mieux, car...

CHARLES.

Est-ce que par hasard tu hésiterais ?

ZUG.

Oh ! non, j'en suis sûr.

CHARLES.

Deux mots de politesse à mon oncle... et je suis à toi.

(*Il va pour sortir.*)

ZUG, *le retenant.*

M. Charles, le soleil...

CHARLES.

Ménaçe de nous retirer sa lumière... nous voyagerons au clair de lune, c'est plus romantique. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, PÉTERS puis LE COLONEL, MAD. DE RENNEVILLE, NELLY.

(*Charles reparait après le premier couplet que chante Nelly*).

ZUG.

C'est drôle... il m' semble que mes jambes faiblissent... (*Zug se dirige vers la haie, au même moment on entend dans l'éloignement le prélude du ranz des vaches. Nelly, Furtz, Péters et d'autres villageois paraissent sur la montagne. Tableau du retour des champs. On entend le ranz des vaches*).

ZUG.

Les chevriers ramènent leurs troupeaux... ils retournent au châlet... où le bonheur et leurs compagnes les attendent... et moi...

(*Les paysans descendent, entourent Zug, et lui montrent les outils qui servent à leurs travaux. Zug d'un œil attendri les regarde, Nelly se présente*).

ZUG, regardant Nelly.

Nelly!..

(*Zug et Nelly se regardent. Moment de silence, après lequel Nelly semble, en marquant la cadence, inviter Zug à danser. Zug par une gradation presque insensible, s'abandonne à Nelly*).

NELLY.

Air nouveau de Blanchard.

Oh ! quoi, Zug, de ta patrie
Tu t'éloign'rais pour longtemps,
Tu quitterais ton amie,
Tu trahirais tes sermens,
Tu troqu'rais contre un' livrée

Le Tambour.

§

Tes habits du laboureur.
Zug, d'une chaîne dorée,
L'éclat fut toujours trompeur.
La grandeur (*bis*),
La grandeur n vaut pas l'bonheur.

Danse.

(*Les paysans ont entouré Charles, qui cherche à entraîner Zug*).

CHARLES, *se débarrassant.*

Eh! bien, Zug.

ZUG.

Ah! monsieur Charles!

Même air.

Sur les vieux jours de mon père,
Si j'pars, qui sèm'ra des fleurs?
Sur la tombe de ma mère,
Qui versera quelques pleurs?
En changeant de manières d'être,
J'risqu'rais p't'être mon honneur?
J'suis pauvre; mais j'suis mon maître,
A c'mot, je sens dans mon cœur
Qu'la grandeur (*bis*),
Qu'la grandeur n vaut pas l'bonheur.

(*Zug jette sa livrée*). Tenez, monsieur Charles, v'là vot' livrée, n'm'en veuillez pas... le tableau de nos montagnes, les yeux de ma Nelly... ça parle trop bien.

CHARLES.

Esprit faible... comment une chanson a suffi pour te vaincre.

ZUG.

Ah! monsieur Charles, c'est celle du pays.

CHARLES.

Eh! bien, je partirai seul... adieu, mon pauvre Zug. (*Il laisse tomber sur lui un regard ironique, il va s'éloigner. On entend un roulement de tambour, suivi de l'air du pas redoublé. On voit défiler la troupe du Colonel*).

CHARLES, *s'arrêtant.*

Que signifie... le tambour bat... ciel! l'uniforme de la France... mes vieux camarades... (*Il porte la main à ses moustaches*). Elles y sont encore... (*Il réfléchit; pendant ce temps, le Colonel et madame de Renneville s'approchent*).

Air : *De Michel et Christine.*

L'honneur ,
Oui , l'honneur
A réveillé sa vaillance ;
Le drapeau de la France ;
De plaisir a fait battre son cœur.

MAD. DE RENNEVILLE.

Quel bonheur !
Quel bonheur !
Je me livre à l'espérance ,
Le drapeau , etc.

CHARLES , *vivement après avoir regardé les troupes.*

Adieu plaisir de la vengeance ,
Qui me fixait en ce séjour .
J'ai revu le drapeau de la France ,
Je dois céder au désir du retour ;
A son aspect , un souvenir de gloire
S'éveille en moi ; je suis fier aujourd'hui
De céder à ce vieil ami ,
Qui me guidait à la victoire.

CHOEUR.

L'honneur , etc.

CHARLES , *apercevant le Colonel.*

Ah ! mon oncle.

LE COLONEL , *souriant.*

Eh ! bien , Charles , vous encore ici , je vous croyais déjà sur le plateau du Saint-Gothard.

CHARLES.

Mon oncle , madame de Renneville , pardonnez à mon étourderie . . . le souvenir de la France doit toujours s'unir aux sentimens d'indulgence et d'amour.

ZUG , *ironiquement.*

Comment ! monsieur Charles , un petit roulement de tambour . . .

CHARLES.

Ah ! mon cher Zug , je le sens , la voix de la patrie a une éloquence à laquelle on ne peut résister . Je renonce au projet de t'emmenner ; épouse Nelly , et pour l'indemniser de ses chagrins , je double la somme que madame de Renneville vous donne en mariage.

LE COLONEL.

Charles , bientôt tu rejoindras ton régiment , un nouveau grade t'y appelle.

CHARLES.

Quoi! mon oncle!

MAD. DE RENNEVILLE.

La lettre que je vous ai remise vous annonçait votre nomination de lieutenant-colonel.

LE COLONEL.

Et pour mieux te fixer auprès de nous, je t'accorde la main de ma nièce, et je te donne pour dot cette propriété.

ZUG.

C'est ça... eh! bien, je resterai votre jardinier, Nelly servira sa marraine; quand vous viendrez dans le pays, si quelque trouble s'élève dans notre ménage...

CHARLES.

Tu te rappelleras la musette.

ZUG.

Et vous, monsieur Charles, le tambour.

CHOEUR.

Air : Nouveau de Miller.

Gais villageois, jeunes fillettes,
N'oubliez jamais ce beau jour;
Et rappelez-vous dans vos fêtes,
Et la musette et le tambour.

MAD. DE RENNEVILLE, *au Public.*

Lorsqu'on entend le tambour battre en France,
Chaque Français s'empresse d'accourir;
De la musette entend-on la cadence?
Pour la beauté c'est l'appel du plaisir. (*bis*)
De nos auteurs, l'espérance secrète,
Est d'attirer tout le monde en ce jour.
Pour vous, Mesdam's, nous avons la musette.

CHARLES.

Pour vous, Messieurs, nous avons le tambour,

Reprise du chœur.

Gais villageois, etc.

20 11 03

FIN.